



desclée
de
brouwer

Jean Debruynne

J'ai rêvé
d'un Galiléen

J'ai rêvé d'un Galiléen

Jean Debruynne

J'ai rêvé d'un Galiléen

Préface de Gabriel Ringlet

Desclée de Brouwer

© Desclée de Brouwer, 2008

ISBN : 978-2-220-05953-2

ISBN pdf : 9782220092652

Préface

« Un peu de pain suffit »

Au moment de découvrir le « rêve » de Jean Debruynne, je quitte le « Forum des Halles » de Louvain-la-Neuve où un ami peintre à Amiens, l'un des grands pastellistes contemporains, présente ses *Porteurs d'humanité*. Car si Jacques Aubelle offre à ses visiteurs des bleus vraiment chaleureux, il réalise aussi des « personnages » qui l'ont marqué au fil du temps et de sa propre histoire. Proches ou plus lointains, croisés en rue ou au détour d'un livre, ces *Porteurs* ont laissé trace en lui. *Le Porteur de mémoire* par exemple, *Le Porteur de printemps*, *Le Porteur de passion*, *Le Porteur de liberté*, *Le Porteur de poésie*... Ils sont vingt-quatre et je viens d'y ajouter *Le Porteur de rêve* ! Car si je devais, moi aussi, sculpter les Porteurs qui ont laissé belle empreinte sur mes terres intérieures, Jean Debruynne occuperait une place privilégiée dans cette galerie imaginaire.

Au commencement, car il y eut un commencement, et en un temps où Dieu avait déjà remarqué depuis belle lurette que « cela était bon », j'ai découvert un poète qui revisitait

l'Évangile par un autre chemin. Je terminais mes études de théologie, j'étais passionné d'exégèse, j'avais bonheur à goûter la sensualité du texte biblique dans la langue paysanne du Rabbi de Nazareth lorsque surgit cette parole que j'attendais, je crois, dans le secret, sans oser l'espérer vraiment.

Il était donc possible d'entrer dans la chair de la langue, de réécrire les Écritures pour que la parole d'hier soit encore celle de demain, d'hériter sans posséder, et donc d'être auteur, pleinement auteur, *auctor*, c'est-à-dire d'augmenter l'œuvre, de l'élargir, de lui ajouter du sens, d'oser la plonger dans la blessure de l'actualité. Je n'en revenais pas ! Mes paroissiens non plus qui ont failli m'expulser de la synagogue parce que Jean Debruyne venait de leur lancer en pleine figure : « Aujourd'hui, vous l'entendez, cette écriture est réalisée » (Luc 4, 21).

*Ils ne savent pas encore,
ces Nazaréens,
que Jésus n'est déjà plus dans l'héritage,
qu'il est dehors,
qu'il a déjà franchi
la mer et la mort,
qu'il est déjà sur l'autre rive¹.*

Je ne sais pas si mes galiléens de paroissiens étaient plus ouverts que ceux de Nazareth, ou plus patients... Toujours

1. Jean Debruyne, *Jésus, son Évangile*, Desclée, 1986.

est-il qu'après deux ou trois ans de labours liturgiques, ils ne voulaient plus semer qu'avec Jean Debruynne !

Je saute joyeusement à pieds joints sur les décennies de ce grand souffle liturgique pour rejoindre un épisode plus récent qui a tellement marqué celles et ceux qui fréquentent aujourd'hui le Prieuré de Malèves-Sainte-Marie en Brabant Wallon. L'histoire, à vrai dire, commence à Paris, dans un petit local des Guides de France où Jean me reçoit au parloir... Et le mot, ce jour-là, tient à distance sa connotation religieuse ou pénitenciaire ! Car le confesseur, comment s'en étonner, va surtout parler la langue de la liberté. En fait, je viens l'inviter à célébrer avec nous le prochain Jeudi Saint. Et il me dit oui. Alors autant commencer tout de suite la préparation. De préférence par le plus difficile, la colle qui fait tant souffrir les étudiants – et même les professeurs – à l'examen de liturgie : le lavement des pieds ! Comment renouveler ce rite ancestral sans tomber dans le ridicule d'une modernité mal intégrée, comme chez ce curé qui s'est cru très « actuel » en proposant à douze de ses paroissiens de leur cirer les chaussures ! Jean me demande après un moment de réflexion : « Que faut-il rafraîchir aujourd'hui ? Qu'est-ce qui est fatigué ? Les yeux ! » Quand on a tout vu, quand on a marché d'écran en écran et qu'on en a pris plein la vue... y a-t-il encore place pour l'invisible ? Ça y est ! Nous allons célébrer le lavement des yeux... Et de fait, quelques mois plus tard, à travers l'invitation d'une homélie qui va bouleverser l'assemblée, Jean fera circuler, dans un

recueillement exceptionnel, ce linge que chacun portera un instant à ses yeux.

Ce soir-là, en célébrant un « Jésus plus près de l'homme que du texte », beaucoup ont rempli leurs cabas avec ces copeaux que le poète André Schmitz va chercher, dit-il, « chez le menuisier Zimmer à Tübingen ou chez le charpentier Joseph à Nazareth² ».

Des copeaux de poésie... Le livre que voici va permettre d'en ramasser de tout frais, et de caresser les belles planches qu'un charpentier des mots a dressées dans son atelier. Car il s'y entend, Jean Debruynne, pour varloper le langage de la foi. Et s'il lui arrive d'équarrir les charpentes, il peut aussi préserver le rugueux d'une parole galiléenne.

J'ai rêvé d'un Galiléen offre plusieurs parcours dans l'atelier du poète-menuisier qui rêvait pourtant d'être marin. À défaut de courir les océans, le livre embarque sur « la mer des images », dans l'entremêlement de nombreux textes inédits qui viennent côtoyer des aînés déjà publiés mais que le lecteur retrouvera avec joie en si nouvelle compagnie. Et comme toujours, chez Jean Debruynne, pas question de diviser le temps, puisque le temps liturgique qui est temps de l'homme est aussi le temps de l'actualité. Une actualité résistante, souterraine, qui ne vieillit pas. Il en parle

2. André Schmitz, *Dans la prose des jours. Poésie 1961-2001*, Tournai, La Renaissance du Livre, 2002.

pourtant de la vieillesse, et de la mort, de la promesse aussi, et là encore il ne sépare pas ce que le poème a uni : une magnifique *Prière des époux* et une *Septuagésime* éclatante de jeunesse.

Le récit, la chanson, la prière, le poème, le jeu scénique... il s'y entend le charpentier-marin pour diversifier le bois de sa barque et offrir à tant de gens et de lieux le cadeau de son bateau volant. Parce qu'une des générosités de Jean Debruyne – et cela se ressent dans la texture même de son œuvre – est d'avoir mis sa plume au service d'associations tellement diversifiées. Je puis en témoigner puisqu'à l'occasion du Jeudi Saint évoqué plus haut, Jean a voulu offrir à « mon » Prieuré une réécriture de la Dernière Cène d'une force dramaturgique singulière. Même ses remarques à l'intention de la mise en scène en disent long quant aux intentions de l'auteur. Il note par exemple : « Les disciples achèvent de mettre la table dans le fond de l'église. Si c'est possible, elle est dressée dans l'allée, dans le passage, près de la porte aux courants d'air... »

Une Église de pain et de vin... n'est-ce pas, finalement, le grand lieu que Jean Debruyne revisite de texte en texte et de jour en jour ? Comme dans ces mots qui accompagnent la procession des offrandes : « *Un croûton de pain c'est un voyageur, c'est une halte que font tous les métiers, un bout de pain c'est une cathédrale, c'est un instant de toute la terre, c'est un soleil de paysan... Un peu de pain partagé, surtout, c'est un battement de cœur dans le creux de la main... c'est un geste de*